

«Notre couple a démarré sur une histoire de merde. Mais là-dessus on a réussi à faire pousser une fleur.» Max, 46 ans, fut un enfant adopté et maltraité, mais intelligent. Son bac en poche, ce furent ensuite vingt années de toxicomanie plus ou moins contrôlée, de trafics en tous genres, de musique (il a enregistré des disques), de voyages, de fortunes et de dettes, d'aventures et de crashes. Vingt ans de folie, jusqu'à ce que ces abus ne le mettent un jour au tapis. Angle, 41 ans, grande et belle femme pleine d'humour, c'est aussi le fruit d'une adoption sans amour, suivie de mille déboires et d'une chute

tardive dans la poudre. Cela fait dix ans que ces deux miraculés s'aiment, et quatre qu'ils sont sortis de leur prison chimique. Mais ils paleront toujours leur malchance et leurs erreurs: «La société ne sait pas répondre aux besoins des gens sortis de la toxicomanie et désireux de se réinsérer. C'est une euthanasie sociale qu'on nous réserve.» Il y a heureusement cette aventure théâtrale, cette superbaffe, comme un prélude à une renaissance possible et aux futures études en sciences sociales de Max, qui s'occupe lui-même, depuis quelque temps, de toxicomanes dans une institution.

**Hedwige**

«J'ai toujours tout pris sur moi»

«La vulgarité, la violence, cela m'a toujours effrayée, dégoûtée même. Or, dans ce projet théâtral, je côtoie des gens qui ont connu la drogue, la prison et d'autres problèmes graves, des gens qui jurent souvent et qui s'emportent parfois. Et pourtant nous formons un groupe solidaire, une sorte de famille. Il ne faut jamais juger trop vite.» Hedwige, 42 ans, a toujours été sage comme la bonne éducatrice de la petite

travaillant à 30% dans un EMS. Et on lui paie son assurance maladie de base et le loyer du minuscule studio qu'elle habite à Bière, où vivent ses deux enfants (qu'elle voit souvent) et son ex-mari. Mais cette petite femme, grande lectrice, vit dans la pauvreté, la vraie. Hedwige, c'est une enfance très triste, déracinée et solitaire, puis deux mariages ratés. La vie s'est refermée sur elle comme un piège sans qu'elle n'y soit

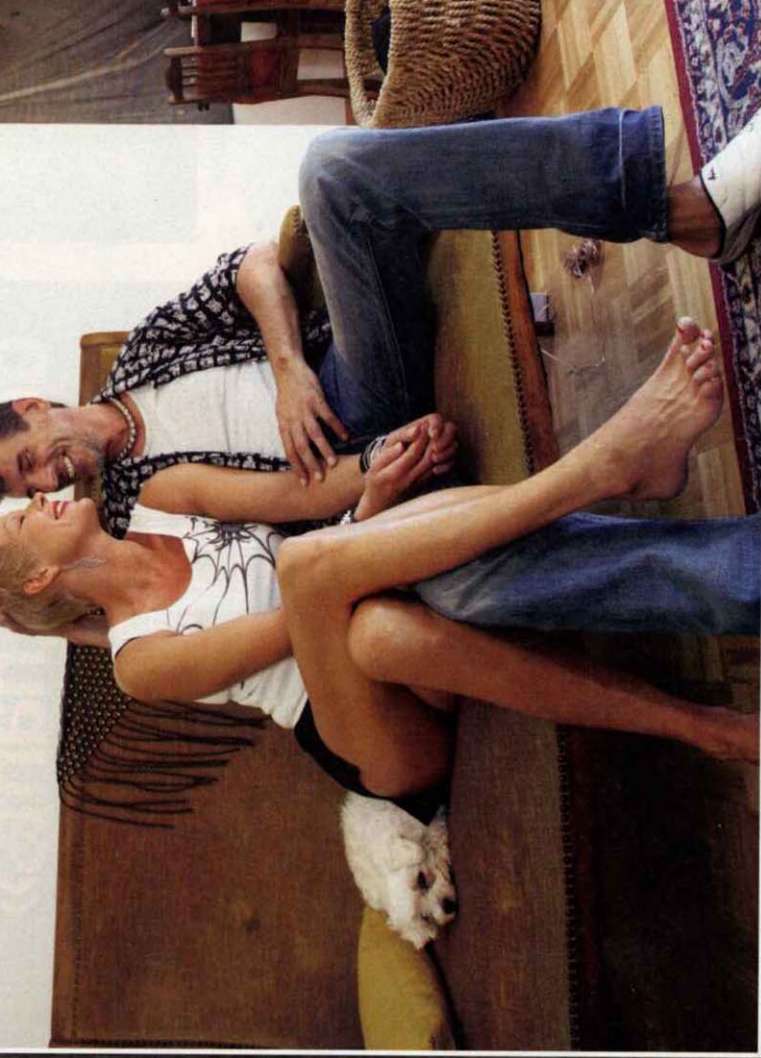


ojet réunis sur le grand lan.

audis  
a ère  
leur

ociété  
nains, la scène  
ausanne  
clus, pour un  
plus vécu que

ures. Rien ne distingue à pre-  
ère vue ces gens concentrés  
leur texte de comédiens pro-  
ionnels, si ce n'est peut-être





Fabienne et Angie en pleine répétition.

mais. Grâce à ces prétendus cassés, c'est de nouveau un travail de troupe qui peut se mettre en place, alors que les professionnels auraient plutôt tendance à tirer la couverture à eux. De toute manière, quel que soit votre parcours de vie personnel, le théâtre nous est aussi naturel que la parole ou le chant. Les catégories sociales ont en outre des rassemblements communs. Entre les artistes et les marginaux, il y a une grande proximité, un même rapport à la galère et à la précarité. On a souvent entendu des comédiens dire qu'ils auraient fini par sauter une banque s'ils n'avaient pas percé.»

Outre la vista de Sandor, cette version très chantée de *L'opéra des aveugles* peut notamment compter sur Daniel Perrin, qui a composé des musiques sur des paroles originales du metteur en scène lui-même. Il y a une assistante sociale,

Elodie Glauser, assurant un soutien psychologique et social, mais qui s'est fondue elle-même dans un personnage de la pièce. Il y a l'assistante Magdalena Czartoryska, vénérée par tous les comédiens pour avoir pallié les absences à l'étranger du metteur en scène.

Et il y aura surtout cette ironie de la création qui, le temps d'un spectacle, couvrira les gueux de

# des gagnants»

Elle avait 20 ans et faisait du vélo, de la voile, du handball, de la varappe. Elle venait de passer une maturité commerciale et s'apprêtait à bouffer le monde, avec sa grande gueule et sa grande taille. Mais un jour de 1983, Fabienne, 41 ans, s'est fait shooter par une voiture sur son vélo de course. Elle s'est d'abord relevée, mais en s'évanouissant, son crâne s'est brisé sur le bitume. Une deuxième chute qui la plongera dans le coma et qui se soldera par une hémiplegie. «Il y a eu trois étapes dans ma vie, analyse-t-elle. D'abord une période physique avec le sport, ensuite intellectuelle avec des études

d'informatique après mon accident, et maintenant une existence confrontée à l'exclusion.» Elle a monté une boîte avec son ami de l'époque, qu'elle avait connu une année avant le drame. Ensuite, elle est partie seule en Afrique et en Inde. Elle s'est mariée avec un autre homme et s'est séparée. Elle travaille aujourd'hui dans le social à 25% et bénéficie d'une rente qui lui assure un revenu de 4000 francs. «Ce qui me manquait le plus, c'était de ne pas pouvoir faire quelque chose avec les autres. Le théâtre me permet enfin d'être acteur à part entière, avec ma personnalité et mon handicap.»

## Jean-Luc

# «Je voulais être chirurgien»

Il parle vite et bien. Il a du vocabulaire, Jean-Luc, 44 ans. Le personnage est fascinant et excessif. Hormis une dysgraphie non décelée à l'époque, il aurait pu mener une vie tranquille. «Je voulais devenir chirurgien. Je disséquais des animaux morts. Mais tout a basculé à l'âge de 14 ans, à la mort de ma grand-mère maternelle, qui m'adorait et que j'adorais. Un énorme choc. Rien n'a plus été comme avant.» L'ancien

l'ancien taulard se retrouve aujourd'hui au social, avec 1200 francs par mois, loyer payé. «C'est pas assez pour manger à ma faim, mais si je recevais plus, je grillerais tout pour faire la fête!» Et de reprendre une citation d'Ian Dury, figure mythique de la new wave: «Faut être chaud ou froid. Si tu es tiède, le Seigneur te recrachera de la bouche.» Ce n'est pas le fait de jouer la comédie qui plaît le plus à cet érudit en histoire



Vingt ans de lutte pour se réinsérer dans la vie sociale.

